VILLA SÉMIRAMIS

FRÉDÉRIC VITOUX
de l'Académie française

VILLA SÉMIRAMIS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN : 2-02-063366-3

© Éditions du Seuil, avril 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Bernard Frank

« Me souvenir des choses vulgaires est une corvée. »

STENDHAL

1

Lundi 6 septembre 1954

J'avais quatorze ans. La grande maison à flanc de colline au-dessus de la route nationale, juste avant le virage de la pointe des Sardinaux, m'intriguait depuis toujours. Elle ne ressemblait pas aux autres. D'abord parce qu'elle était beaucoup plus grande que les autres. Ses volets restaient fermés. Sa façade disparaissait sous une vigne vierge touffue, si bien que la maison frissonnait dès que soufflait le vent d'est. Elle s'appelait Sémiramis. La villa Sémiramis. Un nom bizarre et exotique. Il ne s'agissait même pas d'une villa. Elle était trop vénérable, trop majestueuse, trop peu estivale pour mériter une telle appellation. On aurait dit un château, avec son toit-terrasse cerclé d'une balustrade de pierre et ses hautes fenêtres du rez-de-chaussée. Pourtant le nom de château ne lui convenait pas davantage. Je savais bien que les châteaux n'existent pas au bord de la Méditerranée. Quand avait-elle été construite ? Bien avant ma naissance sans doute. Ou mieux, bien avant la guerre. Comme si elle n'avait jamais cessé d'être là. Cette villa m'inspirait le respect. Peut-être aussi la peur.

J'avais dû entendre plusieurs fois mes parents parler de ses propriétaires. Des chuchotements. Des histoires

d'adultes. Je n'y avais pas prêté attention. À vrai dire, mes parents ne savaient rien de précis à propos de ses habitants. Une femme avait vécu là autrefois, croyaient-ils, qui avait été célèbre. Une comédienne peut-être. Les commérages n'étaient pas vraiment leur fort. Ils ne les retenaient pas. Ne les colportaient pas. Ils se souciaient de la villa Sémiramis et de ses propriétaires. J'avais dû leur poser une ou deux questions à ce sujet. Ils m'avaient rembarré. Cela ne me regardait pas davantage. Ils avaient tort. Les occupants invisibles de la villa Sémiramis me regardaient. Ou plutôt, j'avais envie de les regarder. Ils m'intéressaient. Tout autant que la villa elle-même. Qu'est-ce que ça voulait dire, une maison dont les propriétaires demeurent invisibles ? Quand vient le temps des grandes vacances, on sort, on court, on se rend sur la plage de la Reine-Jeanne, on se baigne. Les enfants aussi bien que les adultes. La villa Sémiramis ne jouait pas le jeu. Le temps des grandes vacances, c'est précisément le temps des jeux. De l'insouciance et de la gaieté. De la mer. On se baigne. On doit au moins faire semblant. Une politesse. Un usage. La villa Sémiramis ne respectait pas les usages.

Chaque fois que je passais à bicyclette devant sa grille d'entrée, je jetais un regard sur l'allée caillouteuse qui montait jusqu'à la maison. J'apercevais parfois une femme sans âge, une Asiatique, qui l'empruntait pour venir chercher le courrier au fond d'une niche creusée dans l'un des deux piliers de pierre qui encadraient et soutenaient cette grille. Elle portait une robe de satin, étroite et beige, qui descendait jusqu'aux chevilles. Elle ne disait jamais un mot. Je la prenais pour une espionne. Une empoisonneuse, qui sait ?

Des fragments d'actualité avaient percé le blindage

de ma jeunesse, de mon *indifférence* au monde. Ou plutôt des mots de l'actualité comme celui de Diên Biên Phu que j'avais surpris à plusieurs reprises dans la conversation des adultes, ce printemps-là. Il y avait eu les couvertures de *Paris Match* pour donner des formes, des images, un semblant de réalité à ce mot. La guerre. L'héroïsme de nos soldats et de l'infirmière Geneviève de Galard contre les combattants du Vietminh. La France ne pouvait pas perdre. Elle avait le droit pour elle. La force. Les avions. Elle avait aussi les couvertures de *Paris Match*. Ou alors, si elle perdait – et elle allait perdre avec la reddition de Diên Biên Phu –, c'est qu'elle n'avait pas affronté des adversaires loyaux mais des espions, des lâches qui combattaient en se cachant. Du reste, les Asiatiques étaient des traîtres. Je le savais depuis les aventures de Fu Manchu. La femme sans âge à la robe de satin moulante, fendue sur ses mollets, qui remontait l'allée de la villa Sémiramis avec le courrier, ne pouvait être que la complice des ennemis de la France. La villa Sémiramis, plus généralement, qui n'était ni une villa ni un château, abritait-elle des espions, des combattants de l'ombre derrière ses volets clos, de l'autre côté de ses murs où frissonnait la vigne vierge ? Je me le demandais confusément.

Mes parents me laissaient libre depuis longtemps. Ils ne pesaient pas sur mon éducation. Ne m'interdisaient pas grand-chose. Je m'en étonne aujourd'hui. Cette liberté ne relevait pas pour eux d'un choix délibéré. D'une pédagogie moderne et permissive. Ils étaient passéistes au contraire. Mais ils étaient vieux. Ils étaient fatigués. J'étais né au plus mauvais moment. Juste après la débâcle de 1940. Comme si l'on pouvait songer à mettre des enfants au monde alors que tout s'écroulait et que

les armées nazies paradaient sur les Champs-Élysées ! Ma mère avait presque quarante ans à ma naissance. Mon père dut changer de situation après guerre. Les fins de mois se révélèrent souvent périlleuses. Je sentais leur angoisse. Je filais doux. Je comprenais que je ne devais pas leur poser de problèmes supplémentaires. Ni même leur poser trop de questions. Ils m'en savaient gré. Ils me rendaient la pareille. Leur amour pour moi ne s'embarrassait pas d'inutiles précautions. Quoi ? J'avais la permission depuis des années d'aller tout seul à Sainte-Maxime, à quatre kilomètres de là ? En autocar, à pied, en stop ou à bicyclette par la route de la Vierge-Noire ou la route du Débarquement ? Mes camarades de la plage de la Reine-Jeanne n'en revenaient pas. Mieux, je pouvais même fumer de temps à autre une cigarette, si je le voulais !

Ce jour-là, le lundi 6 septembre, j'avais pris le car à l'arrêt de la petite épicerie, près de l'ancienne maison du garde-barrière, du temps où la voie ferrée traversait la nationale pour gagner l'intérieur des terres, longeait la route du Débarquement et gagnait l'arrière de Sainte-Maxime. Cette ligne avait été fermée en 1949. Je m'en souviens. C'était la première fois que ma famille retournait dans le Midi depuis la guerre. Je découvrais enfin, pour ma part, notre villa de la Nartelle. Elle ressemblait aux photos que j'avais si souvent détaillées, mais en mieux, en plus grand, en couleurs. On avait pris le train de nuit jusqu'à Saint-Raphaël, puis la micheline jusqu'au bas du domaine. Ce n'était pas une vraie gare. Juste un arrêt, près de la maison du garde-barrière. Pâques 1949 ! Mais quand nous revînmes pour l'été, c'était fini, la ligne abandonnée, que les herbes, au cours des mois et des années, allaient peu à peu envahir. Je ne sais plus

quand les rails eux-mêmes furent démontés. Un autocar assurait désormais la liaison Saint-Raphaël-Saint-Tropez en passant par Grimaud et Cogolin. Ce même autocar, je l'empruntais aussi pour aller à Sainte-Maxime, les courses, la messe dominicale en compagnie de mes parents qui ne possédaient pas encore d'automobile.

L'autocar était toujours en retard d'une bonne demi-heure. Pourquoi ? Il n'y avait pas d'embouteillages à l'époque sur la route du littoral. Disons qu'il était en retard par habitude, par principe, par philosophie. Une façon de claironner que le temps n'existait pas et qu'il fallait profiter de la douceur des jours. Je ne sais pas si c'était un temps heureux et si les jours étaient vraiment doux mais c'était un temps d'après guerre. Du moins pour les adultes. Moi, je ne faisais que la soupçonner, cette zone d'ombre de la guerre, si lointaine et si proche, que les adultes voulaient oublier. Sur les collines de la Nartelle, j'avais découvert une Jeep rouillée. Le vestige peut-être de quelques escarmouches, lors du débarquement allié du 15 août 1944. Je pouvais en rêver. Cela restait du domaine du rêve. De l'inaccessible. Je vivais à Paris en août 1944. J'avais quatre ans. L'Histoire n'avait pas encore commencé. La voie ferrée du littoral se croyait immortelle. Maintenant, elle avait disparu. Elle appartenait désormais au passé et donc à la mélancolie.

Cet après-midi-là, je devais retrouver sur la plage de Sainte-Maxime une amie d'enfance de ma mère qui louait une villa sur une colline, au-dessus du Préconil. Elle avait un fils âgé de dix ans. Il s'appelait Frankie. Son père était américain. Il avait disparu avant même la naissance de l'enfant. Le cas devait être assez banal dans la France libérée. Frankie n'était pas mon ami.

Ma mère avait décidé que je devais être gentil avec lui. Elle m'avait payé pour cela. De quoi nous acheter une glace chez Géo qui vendait ses cornets sur la promenade, entre le kiosque et la plage. Ah ! Les glaces de chez Géo, la pistache, la plombières ! J'étais prêt à tout pour les glaces de Géo. Même à faire semblant d'être l'ami de Frankie, le temps d'un bref après-midi, pas davantage.

Le mal n'était pas trop grand. Bon nombre de mes amis, les vrais, ceux de mon âge et de la plage de la Reine-Jeanne, étaient déjà repartis pour Lyon, Grenoble ou Paris. Septembre, c'était autre chose. Les jours s'amenuisaient. Les vacances aussi. Ma mère appréciait le mois de septembre à la Nartelle. Pour le plaisir, disait-elle, après les journées et les nuits caniculaires d'août, d'enfiler enfin un tricot quand elle s'allongeait sur une chaise longue, après le dîner, et guettait les dernières étoiles filantes dans le ciel, entre les pins parasols du jardin. En fin d'après-midi, elle jouait au bridge. Je ne sais pas pourquoi les parties de bridge entre adultes se multipliaient à partir de septembre. Parfois, ma mère était de mauvaise humeur quand elle avait perdu, qu'elle avait mal joué, qu'elle n'avait pas exploité sa donne, mais c'était une mauvaise humeur qui ne comptait pas.

Cornet de glace ou pas, je dois dire que cet après-midi avec Frankie restait tout de même une corvée. Frankie et sa mère devaient quitter Sainte-Maxime à la fin de la semaine. Ils m'attendaient depuis près d'une demi-heure mais ce n'était pas de ma faute, c'était celle de l'autocar. Frankie s'impatientait. Il n'avait pas beaucoup d'amis. Les rouquins n'ont jamais beaucoup d'amis. A-t-on idée d'être rouquin et d'avoir dix ans ?

Frankie s'était imaginé que je ne viendrais plus. Sa mère l'avait rassuré. Elle m'aperçut la première, me fit des grands signes du bras. Je posai près d'eux mon sac de plage et ma serviette. Elle m'embrassa avec effusion. Lui me salua avec indifférence. Il voulait jouer les durs ou les Américains. Me faire oublier ses dix ans. Cela me fit plutôt rire.

Je n'aimais pas cette plage de Sainte-Maxime qui n'était pas une vraie plage. Tout comme la villa Sémiramis n'était pas une vraie villa. D'abord parce qu'il y avait l'agglomération juste derrière, avec ses trottoirs, ses boutiques, ses maisons, ses voitures. Cette plage, en bref, n'était pas adossée à la nature ou aux vacances. De plus, elle était très étroite. Une simple bande de sable trop tassé qui ne donnait pas sur la mer, la pleine mer, l'infini, l'aventure et donc l'imagination, comme la plage de la Nartelle d'où avait surgi, à l'aube du 15 août 1944, l'armada américaine pour une aventure héroïque. Non, la plage de Sainte-Maxime butait, à l'horizon, sur une autre bande de terre, la presqu'île de Saint-Tropez, qui bloquait la vue, l'infini, l'aventure et l'imagination. À la Nartelle, on pouvait toujours rêver de nager plus loin, et quand on serait grand, encore plus loin, jusqu'à disparaître, alors qu'à Sainte-Maxime le bout de la mer était en face, à portée de vue, le temps de quelques mouvements de brasse supplémentaires, et c'était décourageant.

J'ajouterai que la plage de Sainte-Maxime n'était pas une vraie plage parce que je n'avais pas non plus l'habitude de m'y baigner et que je n'y avais pas d'amis, même si Frankie faisait tous ses efforts pour gagner ma bienveillance. Il voulait jouer les petits durs. Ou les grands. Je ne lui voyais qu'un mérite : son père était

américain et peut-être qu'il avait débarqué le 15 août 1944 sur la plage de la Nartelle.

Je lui posai la question.

Il me regarda de ses yeux étonnés, au milieu de son visage criblé de taches de rousseur. Son père sur la plage de la Nartelle le 15 août 1944 ? Il hocha la tête d'un air de dégoût. Son père avait débarqué en Normandie, pour de vrai.

Il n'en dit pas davantage. Je compris que c'était parce qu'il n'avait pas connu son père, qu'il n'avait pas de père. L'homme qui avait débarqué le 6 juin en Normandie n'était pour lui qu'une abstraction. Il ne s'intéressait pas aux abstractions. Pas encore. Pour l'instant, il voulait devenir mon ami, sur cette plage de Sainte-Maxime qui était pour lui une vraie plage puisque c'était la sienne, qu'il y avait ses habitudes, l'après-midi, avec sa mère.

Il plongea dans l'eau, comme un champion, et m'entraîna sans hésiter vers le radeau qui me parut pourtant un peu loin du rivage. Je n'allais pas me dégonfler, pas devant Frankie qui avait dix ans, qui nageait le crawl (il avait dû prendre des leçons, impossible sinon de nager aussi bien à son âge !) et qui m'attendait déjà, cramponné au radeau, alors que je m'essoufflais de ma drôle de nage à l'indienne que j'avais apprise tout seul. Il eut au moins le bon goût de m'épargner ses réflexions lorsque je le rejoignis. N'empêche qu'au retour il me nargua encore avec son crawl de champion. Il était déjà sur le sable, les mains sur les hanches, alors que je continuais de nager sur le côté, en faisant exprès, du coup, de prendre mon temps, comme s'il fallait être bien niais ou bien bébé pour foncer comme lui, pour

s'épuiser alors qu'on ne faisait pas la course, qu'il n'en avait jamais été question entre nous.

Tout de même, un peu plus tard, alors que j'avais toujours son crawl en travers de la gorge, je lui lançai le défi d'une course à pied, depuis la jetée du port jusqu'au casino, toujours sur le rivage.

Le vent d'est se levait.

Je n'étais pas très fier de ce défi, avec notre différence d'âge, et de taille. De plus je brûlai le départ. Il revint sans difficultés sur mes talons. Il courait comme un zèbre. Il resta ensuite à ma hauteur. Il respirait mieux que moi. Il serait fichu de me coiffer au poteau. Soudain, il poussa un hurlement et s'arrêta.

Divine surprise ! J'étais prêt à le traiter de mauviette. Je me tus juste à temps. Un éclat de verre s'était fiché dans son pied. Il saignait. Sa mère s'approcha sans tarder. Pauvre Frankie ! Il cessa de hurler. Il regardait maintenant avec stupéfaction ce bout de verre dans son pied. Il hésitait à l'arracher.

Il ne manquait pas de courage. Il aurait pu être mon ami s'il avait eu quatre ans de plus et avait séjourné à la Nartelle et non à Sainte-Maxime. Sa mère se chargea de retirer l'éclat de verre. Elle lui banda le pied avec un mouchoir avant de rassembler ses affaires.

– Faut désinfecter tout ça ! trancha-t-elle.

Elle connaissait le docteur Verdier, place de l'Église. Moi aussi.

J'aidai Frankie, clopin-clopant, à gagner son cabinet de consultation.

Frankie serra les dents. Un vrai cow-boy. Un cow-boy rouquin. Ça doit exister. On passa sans s'arrêter devant le glacier Géo. J'avais l'argent des cornets dans mon porte-monnaie. Pour moi et Frankie. Ma mère ne l'avait

pas oublié. Mais il était bien question de plombières ou de pistache-vanille. D'abord le docteur Verdier !

À la porte de l'immeuble du docteur, la mère de Frankie me laissa partir. Je ne pouvais plus rien faire pour eux. Je les embarrassais. Peut-être qu'elle m'en voulait d'avoir entraîné son fils dans cette course stupide. Elle n'osa pas m'en faire le reproche mais c'était tout juste.

– Tu sais où est l'arrêt des cars ? me demanda-t-elle.

– Bien sûr que oui.

– Bon, alors, à bientôt, Jean-Louis… et bonne fin de vacances !

Frankie me fit un signe de la main.

– Allez, courage Frankie, lui dis-je.

– T'en fais pas, ça ira, me répondit-il avant de pénétrer dans l'immeuble du docteur Verdier.

Cette blessure m'avait impressionné. Tout ce sang. Les glaces de Géo ne seraient pas de trop pour me réconforter. Un cornet géant avec trois boules. Et au moins une boule créole parfumée au rhum. La part de Frankie. À ta santé, mon vieux !

Je tendis ma monnaie à Madame Géo.

Elle était blonde et rose. Elle était d'origine allemande. Son mari, italien. Personne ne leur en voulait d'être allemande et italien. La guerre n'était pas leur affaire. Ils n'avaient jamais porté d'uniformes. En somme, ils étaient de purs Maximois. Et tandis que Monsieur Géo travaillait depuis 1949 à confectionner ses glaces dans son laboratoire, à la sortie de Sainte-Maxime près de la route du Plan-de-la-Tour ou qu'il les livrait en boîtes isothermes aux clients des environs, arc-bouté sur sa moto que j'entendais venir de loin, que je guettais quand il empruntait la route du domaine de la Nartelle,

Madame Géo restait à débiter ses glaces en cornet, sur la promenade.

La vie continuait à Sainte-Maxime, devant le kiosque, à l'ombre des pins parasols, comme si personne, jamais, ne s'était ouvert le pied. Les joueurs de pétanque tiraient, pointaient, s'interpellaient. La douleur des étrangers compte si peu. Les accidents, les crimes de sang aussi.

Madame Géo me tendit mon monumental cornet.

– Attention !

Bien sûr que j'allais faire attention !

De ma main libre, je récupérai la monnaie et l'enfouis dans la poche de mon short. Puis je fis demi-tour. Mais peut-être que je n'avais pas fait suffisamment attention tout de même. Je butai contre une femme, une jeune femme qui n'avait pas l'air d'une vacancière. Je n'avais pas soupçonné sa présence. Elle marchait vite. Trop vite. Quand on est en vacances, on ne marche pas si vite. Je m'écrasai proprement sur elle.

– Pardon, je…

Et puis je me tus pour contempler l'étendue du désastre. Mon cornet ratatiné, la plombières, le citron et la boule créole, surtout la boule créole au rhum, éventrés, écrasés. Rien à sauver, rien ! Les boules n'étaient plus des boules. Juste le souvenir d'un cornet, d'un bonheur. Et cette flaque sur la terre battue de la promenade ! Un crime. Une flaque de sang ou peu s'en faut. J'aurais préféré me couper le pied. Une plaie, ça cicatrise. Une glace de Géo ne cicatrise jamais.

La femme dut prendre conscience de la tragédie. Ou de mon air tragique, ce qui revient au même.

– Non, c'est moi, dit-elle, je suis désolée, je…

Désolée, désolée, facile à dire ! Ce n'est pas elle qui voyait sa glace de Géo, trois boules s'il vous plaît, la part de Frankie, lui filer sous le nez et qu'on n'en parle plus ! J'avais les doigts gluants de glace fondue. Je les léchai. Par souci de propreté.

– Et ta chemise, mon pauvre, c'est terrible !

Elle n'avait pas l'air de trouver ça vraiment terrible. Pour un peu, elle aurait éclaté de rire.

– Ma chemise, non, ce n'est pas le pire, lui dis-je pour couper court.

– Qu'est-ce qui est le pire ? me demanda-t-elle avec une gravité retrouvée.

Je ne savais pas quoi lui répondre. La vérité, c'est toujours le plus difficile, forcément. Le pire, c'était la glace, la disparition de la glace, l'argent gâché aussi. C'était mon argent de poche que la terre battue de la promenade absorbait sans pitié. Est-ce que je pouvais lui avouer ça sans jouer les miséreux, les minables ?

– Le pire, c'est la glace par terre, c'est ça ? insista-t-elle.

Je la regardai mieux. Son chemisier aussi en avait pris un coup. Des éclats de pistache partout. C'était justice au moins.

Elle n'avait pas plus de vingt ans. Elle portait une jupe beige assez ample et elle tenait une serviette de cuir à la main, comme les hommes d'affaires. Non, elle n'avait pas l'air d'une vacancière du tout. Ses cheveux châtains étaient coupés court, ils encadraient un petit visage triangulaire, qu'éclairaient deux grands yeux de la couleur de sa jupe. Son regard restait fixé sur moi. Je devais lui répondre. Je n'étais plus un enfant.

– Votre chemise à vous, elle n'est pas terrible non plus, lui dis-je.

Elle examina les dégâts puis éclata de rire.

– Tu as raison.

J'aimai bien son éclat de rire.

– Vous connaissez les glaces de Géo ?

– Tout le monde connaît les glaces de Géo, me répondit-elle avec la même gaieté.

– Ce sont les meilleures.

– Tu crois ?

– Tout le monde le sait.

J'étais à un âge où le monde se réduit à peu près à l'opinion de ses parents et de ses amis.

Elle posa sa main sur mon épaule. Elle ne mettait pas de rouge à ses ongles.

– Bon, on va en acheter une autre, d'accord ?

Je pris une glace à deux boules. Pas question de la ruiner. Créole et pistache. Elle choisit pour elle vanille et café.

– Tu es en vacances ?

Évidemment que j'étais en vacances. Je hochai la tête.

– Tu t'appelles comment ?

– Jean-Louis, Jean-Louis Freyde avec un « y ».

Elle en parut impressionnée.

– Moi, c'est Sylvie, Sylvie Lasalle, avec deux « l » comme un oiseau.

– Pardon ?

– Non, ça n'a pas d'importance.

On resta un moment silencieux à déguster nos glaces. Il était peut-être temps de prendre congé.

– Eh bien au revoir, lui dis-je, et merci pour la glace. Vous savez, vous n'y étiez pas obligée.

– Tu crois ? me demanda-t-elle avec la même gravité enjouée et attentive.

J'aimais bien son regard, son attention. J'étais à l'âge où je commençais à être amoureux des amies de ma mère. Mais ma mère était vraiment vieille. Et ses amies aussi, en général. Sylvie aurait pu être une très jeune amie de ma mère. Ou une grande sœur pour moi. Mais on n'est pas amoureux de sa grande sœur.

– Non, vous n'y étiez pas obligée, lui dis-je encore.

– C'était un plaisir, voilà ! Les meilleures glaces du monde, tu l'as dit !

– Merci encore. Bon… il est l'heure. Il faut que je prenne le car.

– Attends !

Elle m'entraîna vers la petite fontaine de la promenade. Avec son mouchoir, elle effaça tant bien que mal les traces de glace sur son chemisier et sur ma chemise.

– Voilà, c'est mieux comme ça. Un peu mieux.

J'hésitai à lui tendre la main. Comment est-ce que je devais l'appeler, Sylvie ou Madame ? Elle était quand même beaucoup plus jeune que les amies de ma mère.

– Tu vas où ? me demanda-t-elle.

– À la Nartelle.

– Si tu veux, je peux t'y déposer, j'habite dans le coin.

Mes parents, autrefois, m'avaient recommandé de ne pas me laisser aborder par des inconnus. Surtout s'ils vous offrent des confiseries. Ils imaginaient ou j'imaginais à leur place des bonbons drogués, des rapts d'enfant, des demandes de rançon, des voyages à fond de cale vers l'Amérique du Sud. C'était assez romanesque. Ils ne croyaient sans doute pas plus que moi à ces balivernes. Cette fois, de toute façon, je ne risquais rien. Sylvie n'était pas un inconnu mais une femme. Les femmes ne sont pas des bandits, en règle

générale. Des espionnes peut-être, quand elles ont le type indochinois, mais ce n'est pas du tout la même chose. Et puis elle m'avait offert une glace. Les glaces de Géo ne sont pas droguées. Elle m'avait dit son nom. J'avais confiance. Elle était belle et jeune aussi, comme ne l'était aucune des amies de ma mère.

D'un signe désinvolte de la main, elle me montra sa voiture garée contre le casino. Il y avait là plusieurs autos : une traction, une 2 CV avec un sigle publicitaire, une Dyna Panhard, une Frégate et une 4 CV Renault. Plus près de nous, j'aperçus – mais inutile de rêver – une voiture rouge décapotable, une Alfa Romeo.

Elle s'approcha du trottoir et des voitures garées. Je la suivis avec nonchalance. Je finis mon cornet. J'aurais préféré un peu plus de rhum dans la boule créole.

Bon, alors, c'était laquelle, la sienne ?

Comme le pauvre Frankie me paraissait loin, avec sa blessure au pied. Le docteur Verdier lui ferait-il des points de suture ? En attendant, je m'étais fait une amie. Tout seul. Je ralentis à la hauteur de l'Alfa Romeo.

– Ça te plairait d'en avoir une comme ça ? me demanda Sylvie.

– Pourquoi pas ?

– Moi aussi.

Elle continua d'avancer le long du trottoir et s'arrêta devant la 2 CV publicitaire. Une voiture de journaliste avec, sur chaque portière, un médaillon blanc qui portait l'inscription *Le Méridional* en grosses lettres gothiques bleu pâle.

Elle hésita avant d'ouvrir la portière, regarda sa montre.

– Tu permets, une minute ?

Je lui fis signe que oui, que je permettais tout.

Il y avait un bar derrière le casino. Elle y pénétra comme une habituée, salua le patron et s'empara du téléphone posé sur le comptoir. Je restai sur le trottoir. Il n'est pas convenable d'avoir l'air de surprendre les conversations qui ne vous sont pas destinées. De toute façon, elle resta longtemps silencieuse. La sonnerie devait s'éterniser. Elle pianotait sur le comptoir. Elle s'impatientait. Finalement, on dut décrocher. C'était facile à deviner. Son visage changea d'expression.

– C'est Sylvie, dit-elle sobrement.

De nouveau, elle se tut.

Je fis un pas tout de même pour me rapprocher de la baie vitrée grande ouverte qui isolait la terrasse. Pourquoi gêner les piétons sur le trottoir ?

Le visage de Sylvie changeait d'expression à chaque seconde. Attentif, rieur, ému, impatienté, perplexe, choqué peut-être.

– Moi aussi, murmura-t-elle.

J'apprenais qu'on peut être indiscret en épiant un visage. Plus grave encore que d'écouter aux portes. Parfois, elle riait. J'aurais bien aimé la faire rire comme ça. Un rire offusqué et ravi.

– Écoute, je ne sais vraiment pas, dit-elle à un moment.

Elle avait un visage qui passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

– Mais non, ce n'est pas ce que je veux dire… Bien sûr, je pourrais me débrouiller. Tu crois ?

Elle éclata de rire.

– Oui, moi aussi, dit-elle enfin. À ce soir.

De nouveau un silence et puis :

– À ce soir… En principe.

Elle raccrocha le combiné avec lenteur. Était-elle préoccupée ou heureuse ? Enfin, elle quitta le café et s'installa au volant.

– Tu montes ?

Je m'installai à côté d'elle sur la banquette avant.

– Vous… vous êtes journaliste ?

– Oui.

– Moi aussi je serai journaliste, lui dis-je avec aplomb, pour lui faire plaisir, sans soupçonner un instant que ça serait plus tard l'exacte vérité.

Sa 2 CV fut prise de hoquets en démarrant. Sylvie était peut-être une conductrice débutante. Une journaliste débutante aussi. Ou alors elle se faisait du souci. Cette conversation au téléphone. Le souci, c'est contagieux. Un rien, et les 2 CV subissent des soubresauts au démarrage. Je l'avais souvent constaté. Mon père envisageait d'en acheter une, quand ses affaires seraient meilleures.

On quitta Sainte-Maxime. Devant nous se profilait la pointe des Sardinaux.

– Je te dépose où ? me demanda-t-elle.

– Devant l'hôtel de la Reine-Jeanne, s'il vous plaît. J'habite plus haut, dans le domaine, chez mes parents.

– Tiens ! dit-elle, étonnée, mais je crois qu'elle se fichait de moi.

– Devant l'hôtel, ça sera très bien.

Elle resta un moment silencieuse, concentrée sur sa conduite. Elle conduisait parfois trop vite. Elle ne se rendait pas compte de la courbe des virages. La 2 CV tanguait. Je n'avais pas peur. Dans les lignes droites, elle traînassait au contraire. Sylvie n'était pas vraiment un as du volant.

J'aperçus un petit ruban noir, à la boutonnière de son chemisier. Je n'y avais pas prêté attention jusque-là.

– C'est pourquoi, ce ruban ?

Elle ne me répondit pas mais me regarda avec gravité. J'aimais bien son regard si grave. Il n'était pas autoritaire du tout. C'était une gravité un peu perdue au contraire. Qui donnait envie de la protéger, de la rassurer. Par exemple contre la personne, l'homme j'en suis sûr, qui l'avait fait rire mais lui avait aussi fait peur au téléphone.

Elle ralentit tout de même avant d'emprunter le tournant sur la gauche, à la pointe des Sardinaux.

La villa Sémiramis frissonnait sous le vent d'est qui commençait à forcir.

– J'habite là, me dit-elle.

Elle dut lire sur mon visage ma surprise, mon effarement peut-être.

– Tu vas bien ? s'inquiéta-t-elle.

– Oui.

– Ça t'étonne que j'habite là ?

– Un peu.

– Pourquoi ?

– Je… je ne sais pas. Cette maison, elle n'est pas une maison comme les autres.

– Tu as raison.

– Enfin, ce n'est pas une maison de vacances.

– Non, ce n'est pas une maison de vacances.

De l'autre côté de la villa, en contrebas de la nationale, il y avait un petit port. On aurait dit une maquette de petit port, où était amarré un pointu. Il me faisait rêver, ce petit port. À la fois un jouet et un vrai port

pour un vrai pointu, à l'abri du vent d'est avec sa jetée de pierre.

– Il est à vous aussi le port ?

– Mais oui.

– Le bateau qui va avec ?

– Le pointu, oui, à ma mère et à mon grand-père. Il aimait bien aller à la pêche autrefois.

– Il aime plus ?

– Il est vieux, il n'aime plus y aller seul.

– Je comprends.

– Tu aimes la pêche, toi ?

– Je ne sais pas. Je crois que j'aimerais bien, oui.

– Il pêche à la palangrotte.

Je n'étais pas trop sûr de savoir ce que c'était, la pêche à la palangrotte.

– Tu devrais l'accompagner un de ces jours. Je te présenterai à lui. Je suis certaine que vous sympathiserez.

– Oui, pourquoi pas ? lui dis-je avec la nonchalance dont j'étais capable.

Elle paraissait plus détendue maintenant.

Elle ralentit devant l'hôtel de la Reine-Jeanne. Je posai la main sur la poignée de la porte.

– Je te dépose chez toi, ne t'en fais pas ! me dit-elle.

– Merci.

Je lui indiquai la grande allée bordée de palmiers qui montait vers le haut du domaine.

– Ce ruban, tu vois (elle posa le doigt sur le ruban noir), c'est un signe de deuil. Mon père est mort il y a quelques mois.

– Je suis désolé, bredouillai-je.

– Il était colonel en Indochine. Tu as entendu parler de Diên Biên Phu ?

– Oui.

– Il a disparu là-bas.

Elle parlait de son père, de la disparition de son père, avec une gravité sereine, presque détachée. Je n'avais rien à lui répondre. Perdre son père, c'était du domaine de l'inimaginable.

– C'est triste, lui dis-je tout de même.

– Oui, c'est triste, m'approuva-t-elle.

La 2 CV s'essouffla un peu dans la montée du domaine.

– Je n'aurais pas dû vous poser la question, tout à l'heure, pour le ruban. Je vous demande pardon.

– Je t'en prie.

Elle négocia un peu trop vite l'épingle à cheveux au fond du vallon.

– J'habite là, lui dis-je.

Elle ralentit pour s'arrêter devant notre villa.

– À bientôt, Jean-Louis, me dit-elle.

– À bientôt, et merci pour la glace.

– Un plaisir.

Quelque chose m'intriguait encore. J'hésitais à lui en parler, la main sur la poignée de la porte.

– Vous savez…

– Je sais quoi ?

– Votre père, je ne comprends pas, il y a une femme chez vous, on l'aperçoit de temps en temps… On dirait qu'elle est chinoise.

– Indochinoise, oui.

– Mais pourtant, votre père…

– Non, Jean-Louis, non. Cette femme s'appelle Dô. C'est une vieille amie de ma famille. Elle aide ma mère, mon grand-père.

– Je comprends, lui dis-je pour ne pas la contrarier.

– Tu passeras me voir un de ces jours à l'agence de Sainte-Maxime, ça me fera plaisir. D'accord ?

Sa 2 CV redémarra avec les mêmes hoquets.

C'est le propre des 2 CV de hoqueter de la sorte au démarrage, inquiétude du conducteur ou pas.

*

Le vent d'est redoubla peu après mon retour à la villa. Le ciel se chargea de nuages avec la nuit. La pluie se mit à tomber. De grosses gouttes hésitantes, puis un peu moins hésitantes, et bientôt des trombes d'eau, comme ça arrive dans le Midi. Une masse liquide. Un déluge. La fin du monde.

J'aimais ça, la fin du monde. On a l'impression que c'est pour toujours. Les lauriers-roses, les mimosas, les eucalyptus qui ruissellent et tiennent bon, contre toute raison. Le sol qui se gorge d'eau. Les contours du paysage qui se brouillent et disparaissent. Les fenêtres de la véranda qui vibrent, qui accusent le coup, sous les rafales. Le bonheur d'être à l'abri. Le vent qui gronde dans la cheminée du séjour. La fin du monde est toujours dehors, pour les autres, ceux que l'on imagine. Le frisson de la grande aventure, mais à distance, comme dans un roman. Spectateur de la tempête ou bien lecteur, c'est la même chose.

Il y eut plusieurs coupures de courant après le dîner. Rien d'étonnant. Ma mère alluma les bougies. La salle de séjour parut plus grande encore, entre l'ombre et la lumière. Un roman du XIX^e^ siècle. Je pensai à la villa Sémiramis, à la domestique indochinoise qui n'était peut-être pas une espionne et à Sylvie qui était devenue mon amie. Pas de doute, je serais journaliste plus tard. Sylvie avait perdu son père à Diên Biên Phu. Elle était plus âgée que moi mais elle était aussi plus vulnérable.

Une orpheline. Et qui mérite d'être protégée. Je pouvais tout envisager sous ce climat romanesque, la tempête au-dehors et l'éclat maigrelet des bougies au creux des photophores. Sylvie m'avait proposé de la retrouver à l'agence du *Méridional* de Sainte-Maxime. Je n'y manquerais pas. En attendant, je me plongeai dans un bouquin. J'avais fini *Les Dossiers de l'agence O* de Simenon et découvrais cet été-là les Rouletabille. *Le Parfum de la Dame en noir*. Sylvie Lasalle me paraissait à sa façon une « Dame en noir ». Je pouvais tomber amoureux d'elle. Je me voyais déjà en Rouletabille. Un journaliste, un détective, un adulte. Le vent d'est qui soufflait en tempête plantait le décor, avec ces vagues qui devaient s'étirer sur la plage, se fracasser contre les rochers près de la Reine-Jeanne et sur la pointe des Sardinaux.

Le courant était-il coupé aussi à la villa Sémiramis ? J'avais hâte d'être à demain. Je retrouverais une mer d'un gris sale, limoneux, les rouleaux, l'écume qui ourlait la balise rocheuse, au large des Sardinaux, un îlot fait pour aimanter plutôt que pour alerter les navires en perdition, les naufrageurs et les pilleurs d'épaves, comme dans un roman de Stevenson cette fois.

À quatorze ans, je lisais beaucoup. Ce qui me tombait sous la main. Les premiers titres du « Livre de Poche » ici, à la Nartelle, Pierre Benoit et A. J. Cronin, aussi bien que les romans de mes parents, de mes grands-parents dans la bibliothèque familiale, à Paris. J'étais d'une génération sans télévision. Les exploits sportifs aussi, je les lisais. La victoire de Louison Bobet au championnat du monde sur route, il y a quelques jours, les triomphes de Manuel Fangio au volant. De tels exploits relevaient de l'épique. Non pas du spectaculaire mais de ce qu'il faut raconter ou chanter. Ce n'est pas du

tout la même chose. La Dame en noir ou l'Île au trésor, je me les racontais également. Comme ce soir, à la lumière des bougies.

Bientôt onze heures. Il était temps que j'aille me coucher. Je fermai les volets de ma chambre qui se mirent à taper contre les taquets métalliques. Sylvie Lasalle dormait-elle déjà, une Dame en noir, une demoiselle assoupie ? La villa Sémiramis était romanesque comme l'Île au trésor. Dehors, tout continuait de frissonner, de s'agiter, de ruisseler, de se liquéfier et de partir à la dérive. Je n'avais rien à craindre. Notre maison, elle, résisterait. Je n'avais plus qu'à m'endormir.